

Jean-Robert  
Pitte

# LA PLANÈTE CATHOLIQUE

UNE GÉOGRAPHIE  
CULTURELLE

Les catholiques devant  
la vie et la mort, la nature,  
l'argent, la politique, l'art,  
la santé, la sexualité, etc., etc.

Tallandier



# LA PLANÈTE CATHOLIQUE

## DU MÊME AUTEUR

- Nouakchott, capitale de la Mauritanie*, Paris, Publications du département de géographie de l'université de Paris-Sorbonne, 5, 1977.
- (en collaboration), *La Mauritanie*, Paris, PUF, 1977.
- Histoire du paysage français*, Paris, Tallandier, 1983, 5<sup>e</sup> éd. 2011 ; coll. « Texto », 2012. Traduit en japonais. Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société de géographie, Prix Jean Sainteny.
- Terres de Castanide. Hommes et paysages du châtaignier de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 1986, 2<sup>e</sup> éd. 2008. Ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Sully-Olivier de Serres.
- Gastronomie française. Histoire et géographie d'une passion*, Paris, Fayard, 1991. Traduit en portugais, japonais, anglais, chinois.
- Le Japon*, Paris, Sirey, 1991, 2<sup>e</sup> éd. 1993.
- (dir.) *Paris, histoire d'une ville*, Paris, Hachette, coll. « Atlas Hachette », 1993. Traduit en japonais.
- La France*, Paris, Nathan, coll. « Géographie d'aujourd'hui », 1997, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2009. Traduit en russe.
- (co-dir.) *Géographie des odeurs*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- Philippe Lamour. 1903-1992. Père de l'aménagement du territoire en France*, Paris, Fayard, 2002.
- Le Vin et le divin*, Paris, Fayard, 2004. Traduit en turc, polonais, japonais, chinois, italien, roumain.
- Bordeaux-Bourgogne. Les passions rivales*, Paris, Hachette, 2005, rééd. Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2016. Traduit en japonais et en anglais. Prix de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.
- Jeunes, on vous ment. Reconstruire l'université*, Paris, Fayard, 2006.
- Géographie culturelle*, Paris, Fayard, 2006.
- (dir.) *La Sorbonne. 750 ans de création et de transmission du savoir au service des humanités*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2007.
- Stop à l'arnaque du bac*, Paris, Oh ! éditions, 2007, rééd. Paris, Presses Pocket, 2008.
- (co-dir.) *Les Frontières alimentaires*, Paris, CNRS Éditions, 2009.
- À la table des dieux*, Paris, Fayard, 2009.

(Suite à la page 479)

Jean-Robert Pitte  
*de l'Institut*

# LA PLANÈTE CATHOLIQUE

*Une géographie culturelle*

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

Cartographie : © Éditions Tallandier/Légendes cartographie, 2020

© Éditions Tallandier, 2020  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)  
ISBN : 979-10-210-2110-5

*« Tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo  
Ecclesiam meam, et portae inferi  
non praevalent adversus eam. »*

Mt, 16, 18.



## AVANT-PROPOS

Des travaux assez nombreux touchent à la géographie religieuse, moins toutefois que dans d'autres disciplines comme l'histoire, l'archéologie, l'anthropologie<sup>1</sup>. Cela tient à un certain positivisme des géographes, des Français en particulier<sup>2</sup>, pour qui prendre en compte les religions c'est en quelque sorte admettre l'irrationnel dans les facteurs explicatifs des réalités. L'islam a été étudié<sup>3</sup>, également le judaïsme<sup>4</sup>, l'hindouisme<sup>5</sup>, le bouddhisme<sup>6</sup>, d'autres religions encore dont le shinto<sup>7</sup> et les animismes variés<sup>8</sup>, mais les géographes des pays de tradition catholique ont peu réfléchi à l'influence de leur religion ou de celle de leurs ancêtres sur la spécificité des espaces où ils vivent. Dans la synthèse que Pierre Deffontaines, pourtant pratiquant, a consacrée en 1948 à la géographie religieuse<sup>9</sup>, les allusions au christianisme et en particulier à sa voie romaine sont dispersées tout au long du traité et, pas plus que les autres religions, ne font l'objet d'une tentative de synthèse. Jean-Luc Piveteau est l'un des premiers géographes à avoir esquissé une réflexion sur la relation du christianisme au territoire<sup>10</sup>. Citons également les essais de Jean-Bernard Racine<sup>11</sup>, imprégnés de la culture biblique de leur auteur, et quelques autres travaux dispersés<sup>12</sup>.

Cette discrétion peut se justifier par la conception tranchante que la France se fait de la laïcité, mais c'est plus difficilement explicable pour les Italiens, les Espagnols ou les Portugais, qui sont plus à l'aise avec les questions religieuses et, pour les fidèles, n'ont aucune réticence à se déclarer catholiques.

Le présent essai a pour objet de faire comprendre où sont les catholiques en expliquant leur répartition, mais surtout quels sont les

effets du catholicisme sur l'organisation de l'espace géographique des régions du monde où cette religion<sup>13</sup> a été adoptée par la majorité des habitants, et ce, quel que soit l'état de sa pratique aujourd'hui. Dans l'espace géographique, il faut bien sûr inclure des aspects visibles comme les paysages ou les arts plastiques, mais aussi des traits de mentalité qui reposent sur des valeurs et des croyances et influent sur les comportements individuels et collectifs, l'économie, la politique, les manières de vivre, etc.

Les religions animistes vouent un immense respect, voire éprouvent de la crainte face à l'environnement terrestre et céleste qui est peuplé de divinités innombrables dont il faut se concilier les bonnes grâces. Elles privilégient la transmission orale de la connaissance, de manière plus ou moins initiatique. C'est le cas de l'Afrique animiste où l'on professe encore, selon Amadou Hampâté Bâ, qu'« un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle ». C'est aussi le cas des peuples des hautes latitudes (Inuits, par exemple<sup>14</sup>) ou des espaces insulaires du Pacifique Sud, comme le Vanuatu. Dans l'univers hindouiste, les dieux sont également légion, et s'assurer leur bienveillance n'est pas une mince affaire. L'écrit joue son rôle pour les élites, mais la société est bloquée par la rigidité du système des castes, la résignation ou l'angoisse face à la prédestination ainsi que les réincarnations successives et permanentes. Sa lente remise en cause accompagne aujourd'hui l'essor économique de l'Inde, avec tous les risques que représente le primat du matérialisme qui soulage autant qu'il tue le ressort des peuples. Le panthéon des religions polythéistes antiques, comme celui de la Grèce et de Rome, est tout aussi complexe, mais il a été accompagné de philosophies très stimulantes à vocation universelle qui continuent à inspirer les hommes d'aujourd'hui. Le taoïsme, le shintoïsme ou le chamanisme des sociétés d'Extrême-Orient ont été mâtinés de bouddhisme, mais aussi de philosophie confucéenne, comparable aux sagesses antiques nées sur les rives de la Méditerranée. Cet ensemble de religions polythéistes associées à des philosophies élaborées présente la nette supériorité de s'appuyer sur des textes permettant l'accumulation du savoir, le questionnement et la transmission, ainsi que l'encadrement social. Le bouddhisme seul a pour idéal le retrait du monde : on en perçoit les effets en Birmanie ou dans les régions himalayennes, en particulier dans l'un des derniers « royaumes-ermite » du monde, le Bhoutan, où les étrangers et les touristes sont tolérés, mais non souhaités en trop grand nombre, ni trop longtemps.

Sans en posséder le monopole, loin de là, le monothéisme, à l'évidence, a favorisé l'éclosion et la diffusion de grandes civilisations, ainsi que la maîtrise de vastes espaces et d'environnements difficiles. Le judaïsme a permis à un petit peuple du Proche-Orient de déployer une énergie et une vitalité hors du commun malgré d'innombrables épreuves endurées au cours de son histoire. Sa force repose sur sa confiance en son Dieu unique<sup>15</sup>, sur la tranquille assurance que procure le fait de croire qu'il est le « peuple élu<sup>16</sup> » et qu'il peut s'adresser directement à Yahvé, l'adorer par la prière, mais aussi dialoguer, voire négocier avec lui, comme dans le fameux épisode du marchandage d'Abraham avant la destruction de Sodome et Gomorrhe<sup>17</sup>. Le concept de « peuple élu », constitué de tous ceux qui sont nés d'une mère juive<sup>18</sup> – ou se sont convertis, mais la procédure est peu encouragée, rare et complexe –, comporte une ambiguïté : la Révélation divine ne s'adresse pas aux *goyim* ou « gentils » dont le statut demeurera éternellement inférieur.

Autre caractéristique du judaïsme : l'interminable attente du Messie et de la rédemption définitive effaçant la faute originelle. Combien de Juifs, même à peine pratiquants, rêvent d'être enterrés au pied du mont des Oliviers afin d'être aux premières loges lors de la venue du Messie à la fin des temps ! Quant aux croyants fondamentalistes, ou tout au moins certains d'entre ceux de la mouvance ultra-sioniste, ils n'attendent que de récupérer la totalité de la terre de leurs ancêtres, abandonnée de force voici deux millénaires, de détruire les monuments de l'islam édifiés sur le mont du Temple et de reconstruire le temple de Salomon. L'une des forces majeures du judaïsme repose sur la transmission écrite de la connaissance théologique, puis intellectuelle et matérielle qui aboutissent à ce que 22 % des prix Nobel (40 % des prix Nobel de médecine décernés à des femmes) et 27 % des médailles Fields ont été attribués à des Juifs<sup>19</sup>, alors que la population juive représente moins de 2 ‰ de la population mondiale (14 millions sur 7,5 milliards<sup>20</sup>). Ajoutons au tableau un développement incomparable du questionnement de soi et du monde, ainsi qu'un sens aigu de l'autodérision et de l'humour rarement développés dans les autres religions<sup>21</sup>. Cet esprit si critique n'est pas le moindre des paradoxes du judaïsme lorsqu'on considère le scrupule avec lequel les pratiquants observent les prescriptions de leurs rites.

Le christianisme a repris tout le message de la Bible et la tradition juive de l'esprit critique, du colloque intime avec Dieu auquel le croyant s'adresse directement, d'autant qu'il a été fait à son image. En

revanche, il a mis un terme à l'attente en inscrivant le monothéisme dans une perspective optimiste du fait de l'incarnation d'un Messie qui n'est autre que le Dieu trinitaire lui-même en la personne du Fils. Celui-ci assume le sacrifice rédempteur qui réconcilie l'homme pécheur avec son créateur. Il a ajouté aussi l'universalisme – dont il n'a pas le monopole –, qui lui a permis de se diffuser jusqu'aux extrémités de la terre, quelles que soient les origines ethniques des hommes qu'il invite à le rejoindre. *Katholikós* a d'ailleurs fini par vouloir dire « universel » en grec ancien.

L'islam lui aussi vise à un universalisme ; il suffit de prononcer avec sincérité la *chabada*, premier de ses cinq piliers, pour devenir musulman : « Il n'y a pas d'autre divinité que Dieu et Mahomet est son prophète. » Le Coran a été révélé en arabe à un prophète arabe, ce qui fait des Arabes un peuple élu, mais la force de l'islam est sa vocation à être adopté par tous les peuples de la terre. Il a repris une partie des traditions juive (le respect de la loi, la circoncision, l'interdit alimentaire du porc, etc.) et chrétienne, mais insiste moins sur l'esprit critique. Il a également peu pris en compte le message d'amour des Évangiles<sup>22</sup> : « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » L'islamologue Annie Laurent<sup>23</sup> a ainsi écrit : « Contrairement au Dieu trinitaire qui est Amour et fait alliance avec les hommes, Allah est un dieu de solitude qui reste indifférent à leur bonheur, n'attendant d'eux que leur soumission. [...] La plupart des États musulmans signataires de la Déclaration universelle des droits de l'homme n'ont pas mis leur législation en conformité avec ses principes lorsque ceux-ci contreviennent à la charia. L'exemple le plus choquant est le non-respect de la liberté de conscience. »

C'est en particulier à propos de l'importance des œuvres (les actes) et de la grâce que les différentes manières d'être chrétien divergent, ce qui a d'importants effets géographiques. L'une d'elles, la catholique, s'abandonne à Dieu et fait confiance à une Église et à un épiscopat de droit divin, héritier des apôtres, à un clergé dispensateur de sept sacrements qui permettent aux fidèles de cheminer dans la vallée des Larmes, affermissent leur foi, leur espérance, leur charité et leur donnent la force de pratiquer les vertus. Dirigée par l'évêque de Rome, son souverain pontife qui jouit depuis le XIV<sup>e</sup> siècle de l'infailibilité sur les questions majeures de foi, l'Église catholique n'a pas rompu avec le caractère monocéphale de ses origines lorsqu'elle a été confiée par le Christ à saint Pierre<sup>24</sup>. Elle est une prodigieuse aventure spirituelle

doublée d'une organisation sociale qui a traversé de grands hauts et de grands bas depuis deux millénaires, mais qui conserve une unité et une vigueur qu'aucune construction politique et, plus largement, humaine n'a connues à cette échelle depuis que l'homme est sur terre. Son *Credo* et les principes qu'elle défend sont cependant confrontés aux faiblesses des fidèles et du clergé, mais aussi à bien des idéologies avec lesquelles elle est en désaccord profond. Sa hiérarchie comme ses fidèles sont aujourd'hui au moins autant qu'hier contraints de réfléchir, d'argumenter, d'effectuer des choix douloureux et d'évoluer s'ils veulent continuer à vivre dans la foi et l'appartenance à la catholicité, sans trahir ses fondements évangéliques. C'est ce qui s'est déjà produit à bien des reprises au cours de l'Histoire, au moment des grandes hérésies de l'Antiquité tardive ou aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles lors de la Réforme protestante et de la Réforme catholique qui lui est à peu près simultanée<sup>25</sup>, naguère qualifiée de Contre-Réforme. Comme toute institution qui souhaite rester vivante, l'Église est en permanence confrontée au souci de demeurer fidèle tout en s'adaptant.

L'orthodoxie n'en est guère éloignée, mais la survivance au haut Moyen Âge de l'empire romain d'Orient ou Empire byzantin l'a coupée en 1054 de Rome et d'une organisation dominée par un souverain pontife, garant de l'intégrité de la foi. Avec la chute de Constantinople en 1453 et le triomphe de l'islam ottoman, puis avec la montée de la puissance russe, elle s'est fractionnée, à l'image de la géopolitique de l'Europe orientale et du Proche-Orient, même si le patriarche de Constantinople jouit d'une primauté honorifique. Elle est divisée en patriarcats et Églises plus ou moins autocéphales et aux statuts variés, mais souvent assez proches des pouvoirs politiques, dans la tradition de l'Empire byzantin. Par ailleurs, il y a bien longtemps que le christianisme orthodoxe a cessé d'être missionnaire ; encore ne l'a-t-il été qu'à l'égard des populations païennes et musulmanes de l'ancien Empire russe. Le caractère autocéphale de ses Églises, liées à une population et un pays, a fait passer au second plan l'universalité du message chrétien. Et quand l'héritière de l'Empire des tsars, l'Union des Républiques socialistes soviétiques, a exercé une tutelle implacable sur d'immenses territoires allant du Danube au Pacifique et a fait de l'athéisme l'un de ses fondements, de vieux pays catholiques comme la Hongrie, la Pologne ou l'ex-Tchécoslovaquie ne sont pas devenus orthodoxes pour autant, pas plus que l'Allemagne de l'Est n'a renié Luther. Il existe toutefois aujourd'hui au Cameroun quelques missions grecques dotées

d'un clergé africain, mais c'est une exception. Dans les autres pays, les Églises orthodoxes sont celles de diasporas. C'est par exemple le cas à Paris, qui compte plusieurs cathédrales ou églises russes, roumaines, grecques, serbes, géorgiennes, arméniennes, éthiopiennes, etc.

La troisième voie, la protestante, est beaucoup plus éloignée de la voie catholique romaine que l'orthodoxe. Elle croit davantage, surtout le calvinisme, en la prédestination et recherche avec plus ou moins de ténacité la preuve de l'amour de Dieu dans la réussite par les œuvres. Les fidèles qui dialoguent directement avec Dieu, sans recours au sacrement du pardon ni à la plupart des autres sacrements, jouissent d'un libre arbitre plus large et d'une plus grande faculté d'interprétation des Écritures. Ils tentent de se tenir droit dans la vie, au grand jour, sans confronter en permanence leurs actes à un corpus de prescriptions théologiques et morales. Ils ne sont jamais certains d'être relevés à chaque chute et de pouvoir gagner leur salut *post mortem*. Malgré cette incertitude majeure ou pour cette raison, leur énergie missionnaire est aujourd'hui beaucoup plus vigoureuse que celle de la plupart des catholiques, surtout chez les évangéliques, un courant originaire des États-Unis qui pratique le prosélytisme avec succès en Afrique, en Amérique latine et en Asie. D'une manière générale, on pourrait être tenté de suivre Jean-Luc Piveteau, géographe de sensibilité catholique, lorsqu'il estime que « le protestantisme représente probablement la forme de la foi chrétienne ayant eu l'impact le plus décisif sur l'organisation de l'espace terrestre – son exploration, son appropriation, son exploitation. Car, à tout ce qui, dans les fondements monothéistes du christianisme, a contribué à libérer l'agir humain, comme à tout ce qui, dans la spécificité de la Révélation, a enclenché une stimulation progressive de l'action, il a ajouté cette "éthique" du freinage des jouissances associé à l'anoblissement spirituel par le travail. [...] C'est avec la Réforme et à partir des pays touchés par elle que s'est déployé l'essor exponentiel du globe<sup>26</sup> ». Ce point de vue n'est pourtant pas totalement convaincant, car le bouillon de culture des Flandres et de l'Italie de la fin du Moyen Âge, de même que les Grandes Découvertes – dont l'élan est parti du Portugal, d'Espagne et, secondairement, d'Angleterre et de France – sont antérieurs à Luther et à Calvin et ont entraîné la conversion au catholicisme d'une grande partie de l'Amérique, jusqu'à l'arrivée plus tardive sur le territoire des États-Unis d'immigrants réformés venus d'Europe du Nord.

Les conceptions protestantes de la condition et de l'action humaines sont plus influentes que celles du catholicisme et progressent dans le monde. C'est l'idée que soutient avec fermeté Régis Debray dans divers écrits récents. Il estime que les Français étaient « catho-laïques » et sont en train de devenir « néo-protestants » sous l'influence du Nord de l'Europe et de l'Amérique<sup>27</sup>. Il y a bien entendu des convergences ; par exemple, sur l'éthique, la Fédération protestante de France s'est opposée au mariage pour tous ainsi qu'au transhumanisme, sujets sur lesquels tous les chrétiens sont, en général, en accord avec les juifs et les musulmans. Il demeure cependant des différences notables en bien des domaines.

Dans les pages qui suivent, on reviendra souvent sur la foi et l'éthique des chrétiens protestants, sans surestimer leurs divergences avec celles des catholiques romains, mais sans les minimiser non plus, car ces questions sont aujourd'hui au cœur des débats majeurs qui agitent le christianisme et, au-delà, l'humanité tout entière<sup>28</sup>. La démarche œcuménique est sans doute plus aisée entre les catholiques fidèles au Magistère et les orthodoxes qu'avec les protestants, à l'exception peut-être des anglicans, encore que le farouche particularisme anglais rende problématique l'acceptation un jour de la primauté du souverain pontife et que ni le monarque, chef de l'Église, ni l'archevêque de Cantorbéry ne revendiquent l'infaillibilité en matière de foi. Les disparités qui existent entre la voie catholique et les voies protestantes sont à l'origine de deux frontières géographiques qui ont longtemps été très marquées, mais qui s'estompent aujourd'hui du fait des migrations, de la sécularisation et des évolutions culturelles qui ne jouent pas en faveur de la culture catholique : celle qui sépare l'Europe du Nord-Ouest de l'Europe du Sud-Ouest<sup>29</sup> et celle qui sépare l'Amérique anglo-saxonne de l'Amérique latine. Ajoutons les ressemblances entre les grands pays protestants de l'hémisphère austral : Afrique du Sud, Australie, Nouvelle-Zélande.

Dans tout le monde chrétien, la pratique religieuse a baissé au cours des deux derniers siècles, mais de manière très contrastée d'un pays à l'autre, d'une région à l'autre. Ce n'est pas pour autant que les héritages se sont entièrement effacés. Comme dans tous les domaines de la culture (langues, paysages, alimentation, etc.), les changements peuvent être rapides, mais des traces des situations anciennes persistent pendant longtemps, y compris parfois sous des formes perverses, voire inversées. Le grand écrivain catholique (converti) anglais G. K. Chesterton écrivait que « le monde moderne est plein d'an-

ciennes vertus chrétiennes devenues folles. Elles sont devenues folles, parce que isolées l'une de l'autre et parce qu'elles vagabondent toutes seules. C'est ainsi que nous voyons des savants épris de vérité, mais dont la vérité est impitoyable ; des humanitaires éperdus de pitié mais dont la pitié (je regrette de le dire) est souvent un mensonge<sup>30</sup> ».

Les traces des religions abandonnées sont, un peu comme les anciennes écritures grattées sur le parchemin, des palimpsestes. Même lorsqu'elles sont presque effacées, elles demeurent encore lisibles dans la géographie actuelle du monde. Ne pas les voir et surtout se refuser à les voir prive les géographes d'une clé explicative du monde qu'ils cherchent à décrypter. La philosophe Chantal Delsol prend l'exemple de la liberté personnelle qui, en Occident, prend racine dans la Bible, mais qui est devenue une valeur partagée par tout un chacun<sup>31</sup>. La géographie matérialiste du monde, si savante soit-elle avec ses modèles inspirés de la physique<sup>32</sup>, n'a plus grand-chose à nous apprendre et n'a guère prouvé sa capacité à améliorer le sort des hommes. Osons donc envisager le rapport de l'humanité à son espace dans toutes ses dimensions. Même un athée convaincu peut et doit admettre que l'humanité agit souvent en fonction de l'adhésion à des croyances, à des idéaux, à des valeurs qui dépassent la simple logique de la satisfaction de ses besoins matériels. C'est le cas de l'essayiste Luc Ferry dans tous ses ouvrages. Un anthropologue qui fut longtemps marxiste, Maurice Godelier, écrit dans un ouvrage-testament le manifeste suivant : « Comprendre les croyances des autres sans être obligé de les partager, les respecter sans s'interdire de les critiquer, et reconnaître que chez les autres et grâce aux autres on peut mieux se connaître soi-même : tel est le noyau scientifique, mais aussi éthique et politique de l'anthropologie d'hier et de demain. [...] Au fondement des sociétés humaines, il y a du sacré. Autant le savoir, et apprendre le secret de fabrication de ce qu'en Occident on appelle le "politico-religieux", en ces temps où le social se distend, où la logique communautariste et identitaire semble l'emporter sur ce qui rassemble<sup>33</sup>. » Tenter de suivre dans sa vie les principes de l'Évangile aboutit à des choix qui ne relèvent pas de la logique matérialiste. Au-delà des convictions personnelles du chercheur qui a pleinement le droit de mépriser cette motivation au nom de son refus de la « pensée magique », la moindre des choses est de la prendre en compte dans l'analyse et la compréhension du monde. Les historiens et les anthropologues n'éprouvent aucune répugnance à le faire ; pourquoi pas les géographes ?

## CHAPITRE PREMIER

### Où sont les catholiques ?

Pour les chrétiens, leur religion est née de la révélation divine et de l'accomplissement des promesses faites par Dieu aux Juifs grâce à l'incarnation de son Fils Jésus et la Rédemption de l'humanité passée, présente et à venir. Simplement, les savants religieux et les chefs politiques du peuple élu attendent un messie royal et non un prophète qui prétend que son royaume n'est pas de ce monde, qui va plus loin en se disant fils de Dieu et, ce faisant, prononce des discours sacrilèges à longueur de journée. Il s'adresse de préférence aux pauvres, aux pécheurs, aux étrangers, entouré d'une bande de disciples d'origine modeste qui sont les premiers chrétiens, suivis par beaucoup d'autres Juifs, mais aussi et de plus en plus par des gentils<sup>1</sup> de toutes ethnies.

#### DE JÉRUSALEM À ROME

En ne se plaçant pas sur le terrain politique, mais en refusant la religion dominante et fondatrice de l'empire où il naquit et progressa, le judaïsme universaliste qu'est le christianisme, d'abord persécuté pendant deux siècles au moins, s'est répandu dans tout l'Empire romain et a fini par triompher sous Constantin. D'autres dieux avaient fait leur entrée dans le panthéon des Romains ; ils ne remettaient pas en cause les anciens. Là, les fondements mêmes de l'Empire étaient menacés.

En refusant de se mêler à la vie publique et aux cultes païens, le judaïsme universaliste qu'est le christianisme fut persécuté pendant

les trois premiers siècles de son existence, même si ce ne fut pas permanent. En revanche, sa foi chevillée au corps et le sentiment aigu de son particularisme lui ont permis de survivre à toutes les guerres et à toutes les persécutions dont il a fait l'objet. Peu d'autres peuples ont développé avec autant de succès l'esprit de diaspora qui a permis au judaïsme d'exister sans territoire propre depuis la destruction du Temple de Jérusalem en 70 jusqu'à la création de l'État d'Israël en 1948. Sans doute y eut-il des conversions et des métissages volontaires ou forcés tout au long de son histoire, mais relativement peu, et le prodige est qu'il a conservé pendant deux millénaires son particularisme, sa foi, ses pratiques, sa langue. On songe aussi, certes, aux Tsiganes qui maintiennent leurs coutumes, en particulier le nomadisme, et vivent en diaspora contre vents et marées depuis leur arrivée du Nord de l'Inde il y a un millénaire, mais ils ne sont présents qu'en Europe et leur influence est sans comparaison avec celle des Juifs du fait de l'absence chez eux d'une culture écrite. D'autres peuples de l'Histoire, y compris contemporaine, ont le sentiment diasporique fortement ancré en eux (les Arméniens, les Chinois, les Japonais...), mais hors leurs murs d'origine, au fil des mariages, leur identité se perd et se perdra encore plus dans le vaste métissage de la mondialisation.

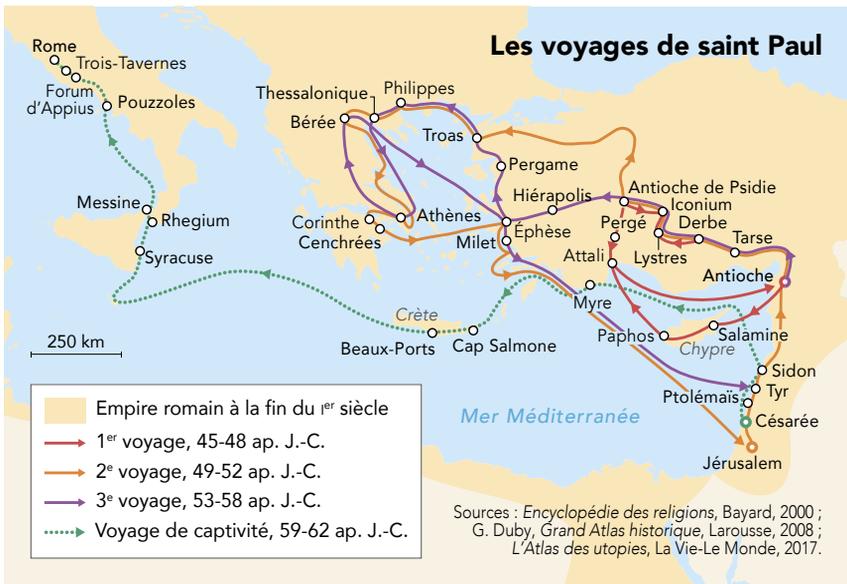
Le succès et la permanence du christianisme tiennent pour les fidèles à son message fondé sur l'amour du prochain confondu dans l'amour du Dieu trinitaire, à l'égalité de tous devant ce dernier, à la responsabilité de la personne humaine, à l'espérance dont il est porteur en annonçant que le royaume des cieux est destiné à toute l'humanité et donc à son universalité. Pour les catholiques, il est en outre lié à l'adhésion à une seule Église dont le Christ leur a promis qu'elle durerait jusqu'à la fin des temps, organisée autour du pape, successeur de Pierre, et des évêques, successeurs des apôtres, unis à ce dernier conformément au *Tu es Petrus* prononcé par son fondateur. L'expansion du christianisme dans les siècles qui ont suivi la mort de Jésus est ancrée à l'Empire romain, un vaste espace circum-méditerranéen. La naissance de l'esprit de mission du christianisme date de la Pentecôte, le moment où les apôtres puis les disciples du deuxième cercle comprennent les paroles de Jésus au lendemain de sa résurrection : « Allez ! De toutes les nations faites des disciples : baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. Et moi, je suis avec

vous tous les jours jusqu'à la fin du monde<sup>2</sup>. » Ou encore : « Mais vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre<sup>3</sup>. » Jusqu'à la fin des temps et jusqu'aux extrémités de la terre, toute l'Histoire à venir et toute la géographie : tel est le programme, telle est la promesse, tels sont les fondements de l'énergie chrétienne mise en œuvre dès l'origine et sa complète nouveauté par rapport à l'Ancien Testament. La rupture entre le judaïsme et le christianisme apparaît *a posteriori* radicale et brutale, mais on doit aussi considérer la continuité, surtout si l'on analyse le Nouveau Testament à la lumière des prophéties de l'Ancien. Et puis il faut sans doute admettre que pendant les premiers siècles de l'Église, jusqu'au concile de Nicée, il y eut une période plutôt confuse sur le plan théologique au cours de laquelle la frontière entre judaïsme et christianisme est restée bien floue. C'est en tout cas la thèse de Simon Claude Mimouni qui mérite considération<sup>4</sup>, sans oublier que saint Paul marque la différence avec une très grande force dès l'enfance de l'Église.

Avec son organisation spatiale fluide, l'Empire romain permet de donner un ample écho au message christique et apostolique, avant même que ne soient écrits les Évangiles, entre 70 et 100. Les épîtres de saint Paul, qui datent des années 50-60, témoignent de la présence précoce et de la vie spirituelle au sein des communautés chrétiennes situées hors de Palestine, en Syrie, dans le Sud de la Turquie actuelle et en Grèce. Elles fonctionnent en un réseau<sup>5</sup> que saint Paul sait organiser et fédérer en utilisant son propre réseau familial, sans doute lié à une activité textile présente dans plusieurs provinces<sup>6</sup>. Il adapte aussi les pratiques de financement des marchands grecs et des Juifs de la Diaspora en incitant les communautés chrétiennes à mettre leurs ressources en commun et à faire preuve d'une solidarité à toute épreuve. Il jette les bases d'une Église unie, mais, à mesure que le temps passe et que celle-ci grandit, les divergences se multiplient et préfigurent déjà les divisions qui existent aujourd'hui dans la chrétienté. C'est une tendance générale au sein des organisations humaines : pour ne prendre qu'une comparaison religieuse, l'hindouisme, le bouddhisme ou l'islam sont divisés de la même manière, voire davantage encore.

Très tôt, quelques « missionnaires » chrétiens sortent de l'Empire romain. Saint Thomas l'apôtre passe pour avoir implanté une première communauté sur la côte de Malabar en Inde, Matthias et Jude (dit

aussi Thaddée) auraient converti des païens dans le Caucase et en Perse, Matthieu en Éthiopie. Au IV<sup>e</sup> siècle se convertissent avec tout leur peuple les rois d'Arménie (301), d'Éthiopie (330) et de Géorgie (337). En 635, une première communauté chrétienne syriaque est fondée à Chang'an (Xi'an aujourd'hui), alors capitale de la dynastie des Tang, et des nestoriens sont présents à Bahreïn vers la même époque. Ensuite, la conquête militaire de l'islam se révèle bien plus vigoureuse que le christianisme dans son expansion, mais un certain nombre de minorités ont parfois survécu, difficilement, jusqu'à aujourd'hui.



L'observation des territoires touchés par le christianisme au III<sup>e</sup> siècle montre que la nouvelle religion a gagné les villes et les régions littorales et qu'elle s'est propagée le long des grandes voies romaines. Cela est clair pour l'Extrême-Occident où les grands foyers chrétiens se situent en Andalousie, dans les vallées du Tage et de l'Èbre, autour de Bordeaux, de Paris et le long de la voie Arles-Lyon-Trèves. Mais les « missionnaires » hellénisés venus d'Orient, comme saint Irénée à Lyon, se sentent moins à l'aise en terre celte ou ibère, surtout hors des villes, ce qui explique que les campagnes soient christianisées plus lentement que les régions urbanisées<sup>7</sup>. Partout le modèle d'organisa-

tion de la jeune Église est celui de l'administration romaine qui est fondée sur le réseau des villes. Comme l'écrit l'historien Yves Bruley : « Si la romanité s'est christianisée peu à peu, le christianisme s'est aussi romanisé<sup>8</sup>. »

Dès le 1<sup>er</sup> siècle, les principaux articles de la foi chrétienne sont établis dans un texte appelé Symbole des Apôtres auquel font allusion Ignace d'Antioche (35-113) et, au siècle suivant, Tertullien, mais bien des divergences de rite ou de doctrine voient le jour entre les communautés chrétiennes. L'aire culturelle hellénique, même sous tutelle romaine, est en effet depuis longtemps partagée entre cités autonomes ; le christianisme des origines en est l'héritier et c'est la situation qui perdure dans le monde orthodoxe avec ses Églises nationales. Au début du 4<sup>e</sup> siècle, l'unité religieuse se consolide dès la victoire de Constantin sur Maxence au pont Milvius en 312 et surtout lorsque, en 324, à l'issue de la bataille d'Andrinople, il demeure seul empereur et réunit l'Empire après la période du partage du pouvoir entre les tétrarques. En même temps, il se convertit à la nouvelle religion. Il souhaite asseoir l'unité retrouvée de l'Empire sur celle d'un christianisme consolidé. Il y a urgence, puisque la menace de scission est plus forte que jamais avec le succès des idées d'Arius qui remettent en cause la divinité du Christ. Constantin convoque donc en 325 le concile de Nicée (Iznik en Turquie) auquel participent, selon les sources, entre 250 et 318 évêques de toute la chrétienté, mais surtout d'Orient. Sylvestre 1<sup>er</sup>, alors évêque de Rome, n'y assiste pas, signe que sa primauté est encore loin d'être très assise. Constantin lui-même préside les débats les plus importants, dont celui des rapports du Père et du Fils, mais sans prendre part aux votes<sup>9</sup>. Le Symbole de Nicée qui est adopté unanimement, à l'exception de quatre évêques ariens qui sont excommuniés, est le texte fondateur de la catholicité, c'est-à-dire de l'universalité de l'Église, toujours récité par tous les chrétiens depuis dix-sept siècles, à l'exception de la dernière phrase très explicitement anti-arienne qui n'est plus récitée que par l'Église orthodoxe d'Arménie : « Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, Créateur de toutes choses visibles et invisibles. Et en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire de la substance du Père. Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ; engendré et non fait, consubstantiel au Père ; par qui toutes choses ont été faites au ciel et en la terre. Qui, pour nous autres hommes et pour notre salut, est descendu des cieux,

s'est incarné et s'est fait homme ; a souffert et est mort crucifié sur une croix, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et viendra juger les vivants et les morts. Et au Saint-Esprit. Pour ceux qui disent : "Il fut un temps où il n'était pas" et "Avant de naître, il n'était pas", et "Il a été créé à partir du néant", ou qui déclarent que le Fils de Dieu est d'une autre substance ou d'une autre essence, ou qu'il est créé ou soumis au changement ou à l'altération, l'Église catholique et apostolique les anathématise<sup>10</sup>. »

Certes, l'empereur n'est plus appelé après sa mort à devenir un dieu du panthéon romain, mais, en tant que protecteur et unificateur de l'Église, gardien du dogme également, Constantin utilise la nouvelle religion comme le faisaient ses prédécesseurs païens. Les motivations profondes de sa conversion font encore l'objet de débats. Marie-Françoise Baslez émet l'hypothèse qu'il a peut-être été frappé par le sens du bien commun des chrétiens<sup>11</sup>. Paul Veyne, qui qualifie le christianisme de chef-d'œuvre, va plus loin : « À celui qui voulait être un grand empereur, il fallait un dieu grand. Un Dieu gigantesque et aimant qui se passionnait pour l'humanité, éveillait des sentiments plus forts que le peuple des dieux du paganisme qui vivaient pour eux-mêmes ; ce Dieu déroulait un plan non moins gigantesque pour le salut éternel de l'humanité ; il s'immisçait dans la vie de ses fidèles en exigeant d'eux une morale stricte<sup>12</sup>. » De fait, aucun dieu païen n'a envoyé son propre fils pour sauver l'humanité ! Quant à la charité chrétienne, désintéressée et soucieuse des pauvres, elle surpasse de loin l'évergétisme païen tourné vers la gloire et la postérité des mécènes, qui ne se privaient pas de le graver dans le marbre des édifices qu'ils offraient à leur ville<sup>13</sup>. Pour le fin politique qu'était Constantin, la capacité du christianisme à encadrer les fidèles était un atout majeur. Mais il y eut bien d'autres facteurs dont, sans doute et tout simplement, sa foi, une conviction profonde comme en témoigne la lettre apologétique qu'il adresse en 325 à l'empereur sassanide zoroastrien Chapour II<sup>14</sup>. On ne saurait non plus omettre le rôle de sa mère sainte Hélène, qui est une fervente chrétienne. C'est elle qui invente la « vraie croix » du Christ au cours d'un pèlerinage à Jérusalem en 326, au lendemain du concile de Nicée. D'autres célèbres convertis suivront plus tard, qui ont écouté les prières d'une femme de leur entourage proche : Clovis, qui sous l'influence de Clotilde se convertit au catholicisme romain ; saint Augustin, déjà instruit depuis son enfance, mais qui se fait baptiser sous l'influence de sa mère, sainte

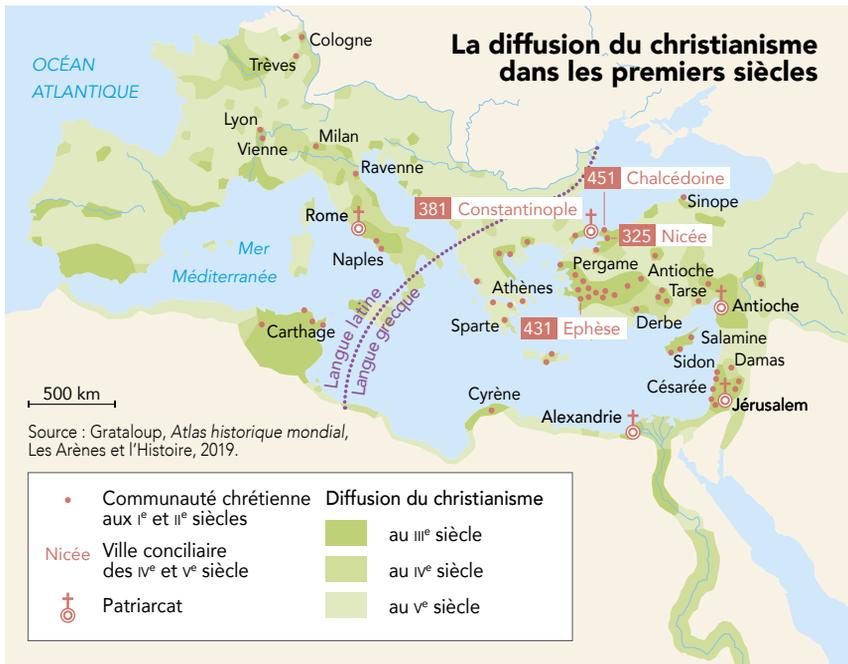
Monique, laquelle demande l'aide de saint Ambroise de Milan, après un passage de son fils par la philosophie païenne et le manichéisme.

De la décision majeure de faire basculer l'Empire découlent certaines réalités géographiques nouvelles. Fonctionnant encore en réseau, le christianisme occupe désormais une aire continue, celle de l'Empire, villes et campagnes réunies<sup>15</sup>. Le clergé chrétien constitue l'une des structures d'encadrement de la société ; il est haut placé dans la hiérarchie sociale et l'Église est favorisée par des aides de l'administration impériale et des avantages fiscaux. Le calendrier liturgique est unifié. Toutes les églises sont bâties selon le plan basilical des édifices publics romains. Il en demeure aujourd'hui un certain nombre datant de l'Antiquité tardive, plus ou moins remaniées au cours des âges, mais toujours impressionnantes : Sainte-Marie-Majeure à Rome, la basilique de la Nativité de Bethléem ou Sainte-Sophie de Constantinople<sup>16</sup>. Le monument le plus significatif du passage de l'Empire au christianisme est sans conteste le Panthéon de Rome, inchangé dans sa structure depuis sa reconstruction sous Hadrien au début du II<sup>e</sup> siècle. Dédié à toutes les divinités romaines, il est devenu en 609 l'église Sainte-Marie-aux-Martyrs. On ignore quel fut son usage entre la conversion de Constantin et cette consécration à la Vierge, mais il appartenait à l'empereur. L'édifice, surmonté de la plus grande coupole antique – construite en béton sans armature –, donne une impression d'harmonie sans pareille en raison de la hauteur du dôme équivalente à son diamètre, soit 43 mètres. Sainte-Sophie, qui date de 562, semble plus majestueuse, voire écrasante, car sa coupole, qui ne mesure que 31 mètres de diamètre, culmine quant à elle à 55 mètres du sol.

Dès la mort de Constantin, l'Empire se divise à nouveau et chaque évêque des Églises d'Orient retrouve une assez large autonomie de gouvernance, mais l'Église est encore unie et ses évêques se réuniront au cours de synodes et de conciles jusqu'au schisme de 1054. Les prémices de la primauté de l'évêque de Rome en Occident se situent dans les dernières années du II<sup>e</sup> siècle avec l'élection de Victor I<sup>er</sup> qui tente, avec un succès très relatif, d'exercer une autorité et de devenir l'arbitre des nombreuses controverses théologiques ou cultuelles. Calixte I<sup>er</sup>, qui règne de 217 à 222, est le premier évêque de Rome à prendre le titre de pape, qui vient du grec *pappas*<sup>17</sup> et veut tout simplement dire « père » ; il n'est pas le seul, son homologue d'Alexandrie le porte aussi. Étienne I<sup>er</sup> puis Damase I<sup>er</sup>, élus successivement en 254 et en

366, s'autoproclament primats de l'Église. De manière symbolique, ce rôle s'appuie sur les tombeaux de saint Pierre au Vatican et de saint Paul sur la route d'Ostie qui accueillent des pèlerins depuis déjà des décennies.

Paradoxalement, c'est la prise de Rome par le roi wisigoth Alaric I<sup>er</sup> en 410 et la chute de l'empire romain d'Occident en 476 qui vont asseoir la primauté de l'évêque de Rome. Celui-ci peut utiliser à son profit le concept de « ville éternelle » fondé non pas sur un pouvoir politique déliquescant ou usurpé, mais sur la promesse du Christ selon laquelle l'Église durera jusqu'à la fin des temps. Saint Léon le Grand, pape de 440 à 461, théorise cette idée avec force. Son prestige est lié à la hauteur de sa pensée qu'il exprime par ses écrits et au concile de Chalcédoine en 451, ainsi qu'à l'autorité qu'il met en œuvre pour inciter Attila à épargner Rome en 452. Il est le premier pape catholique romain, fondateur d'un modèle qui dure toujours, malgré la parenthèse du Grand Schisme d'Occident et la scission, bien plus profonde, de la Réforme protestante<sup>18</sup>. La rupture de l'Église romaine avec les Églises d'Orient est un long processus qui prend plusieurs siècles et



## OÙ SONT LES CATHOLIQUES ?

dont l'un des points culminants est 1054, date de ce que l'on a appelé le schisme d'Orient, en réalité une rupture personnelle entre le pape et le patriarche de Constantinople, qui, comme l'empereur, refuse la primauté romaine. La séparation définitive traînera encore jusqu'en 1204, date de la prise sanglante de Constantinople par les croisés, sous l'impulsion du pape Innocent III. Compte tenu du fait que les Églises orthodoxes ont conservé le mode de fonctionnement des premiers siècles du christianisme, il leur sera difficile d'admettre un jour le magistère pontifical romain que l'Église catholique n'est pas prête à abandonner. La réunification n'est sans doute pas pour demain, malgré les progrès de l'œcuménisme depuis le concile Vatican II et l'expression en 2004 des regrets du pape Jean-Paul II pour les dramatiques événements de la IV<sup>e</sup> croisade survenus huit siècles plus tôt et l'acceptation de ceux-ci par le patriarche Bartholomée I<sup>er</sup>. La situa-



tion des catholiques latins ou uniates de rite byzantin, qui ont rejoint Rome au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, n'est pas toujours aisée dans les pays à majorité orthodoxe, où ils peuvent faire l'objet de discriminations.

## DE LA MÉDITERRANÉE AU CERCLE POLAIRE

Passé le règne de Constantin, la nouvelle religion, malgré sa puissance, n'est pas parvenue à maintenir l'unité politique, ni à empêcher les Barbares du Nord et de l'Est ou les musulmans d'Orient et d'Afrique du Nord de déferler sur l'Empire, puis sur les nouveaux royaumes européens, fragiles dans leur existence et leurs frontières et vite remplacés par d'autres. Il faut attendre Charlemagne et l'établissement de l'Empire carolingien pour qu'un nouvel ordre à la fois religieux et politique s'impose pour une brève période en Occident.

En attendant, l'esprit de mission ne faiblit pas au sein du christianisme. Le Sud des îles Britanniques est gagné dès le <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle et, petit à petit, les peuples celtiques, germaniques, slaves de l'Europe septentrionale et orientale se convertissent, en général au moment où ils se stabilisent sur un territoire, ou bien sont christianisés par la conquête, comme c'est le cas des Saxons. Rollon, chef des Normands, se fait baptiser dans la cathédrale de Rouen en 912, l'année suivant le traité de Saint-Clair-sur-Epte par lequel Charles le Simple lui concède le territoire de la basse Seine, cœur de la future grande Normandie. Une frontière s'établit cependant : les peuples de l'Ouest adoptent progressivement le catholicisme romain et le latin comme langue liturgique et de communication, après souvent un passage par l'arianisme, comme c'est le cas des Burgondes et des Wisigoths. Dans ce processus de conversion au sein d'un monde politiquement très désorganisé, les évêques jouent un rôle majeur. Ils sont non seulement les propagateurs du christianisme, mais ils sont aussi, en partie du moins, les garants de l'ordre civique et social. Ils connaissent leur diocèse et encadrent autant qu'ils le peuvent ses habitants<sup>19</sup>. Le processus est rapide là où la conviction religieuse des rois barbares est sans faille et en pleine communion avec les évêques, les monastères et Rome. L'unité politique d'un nouvel État qui doit faire vivre ensemble des populations anciennes et de nouveaux arrivants possédant leur propre langue et des coutumes différentes n'est possible qu'au moyen de l'unité religieuse. C'est la vieille recette romaine qui continue à fonctionner, en particulier

autour du culte impérial réellement unificateur et que refusent les chrétiens. Peu à peu, le latin fusionne avec les langues des envahisseurs et finit par donner la mosaïque des langues vernaculaires de l'Europe, son héritage étant plus visible au sud qu'au nord ; c'est pourquoi les populations germaniques du Nord de l'Europe n'auront guère de regrets à l'abandonner au moment de la Réforme. Au contraire, les peuples de l'Est entrent dans la mouvance de l'empire d'Orient et celle de la langue grecque ou, plus tard, des langues en usage dans l'Europe nord-orientale comme le slavon d'Église, dérivé du vieux-slavon.

Plusieurs obstacles ont cantonné pendant des siècles le catholicisme romain en Europe occidentale. À l'est, l'empire d'Orient, puis byzantin, s'est progressivement séparé de Rome, la rupture définitive intervenant au XI<sup>e</sup> siècle, comme on l'a vu. Comme le catholicisme romain avait séduit certains royaumes barbares occidentaux nés des Grandes Invasions, l'orthodoxie a conquis les contrées slaves au-delà du *limes* de l'Empire. Au Moyen-Orient, l'empire d'Orient et le christianisme se sont heurtés aux Perses puis aux Turco-Mongols nomades qui les ont empêchés de suivre la route de la soie, d'autant que l'islam, né dans la péninsule Arabique, s'est imposé dans l'Est de l'Anatolie, au Moyen-Orient, en Afrique du Nord et jusqu'en Espagne à partir du VII<sup>e</sup> siècle, convertissant de gré ou de force les chrétiens. Seule exception tardive – et temporaire –, le royaume franc de Jérusalem et quelques petites principautés devaient constituer une enclave latine entre 1099 et 1291.

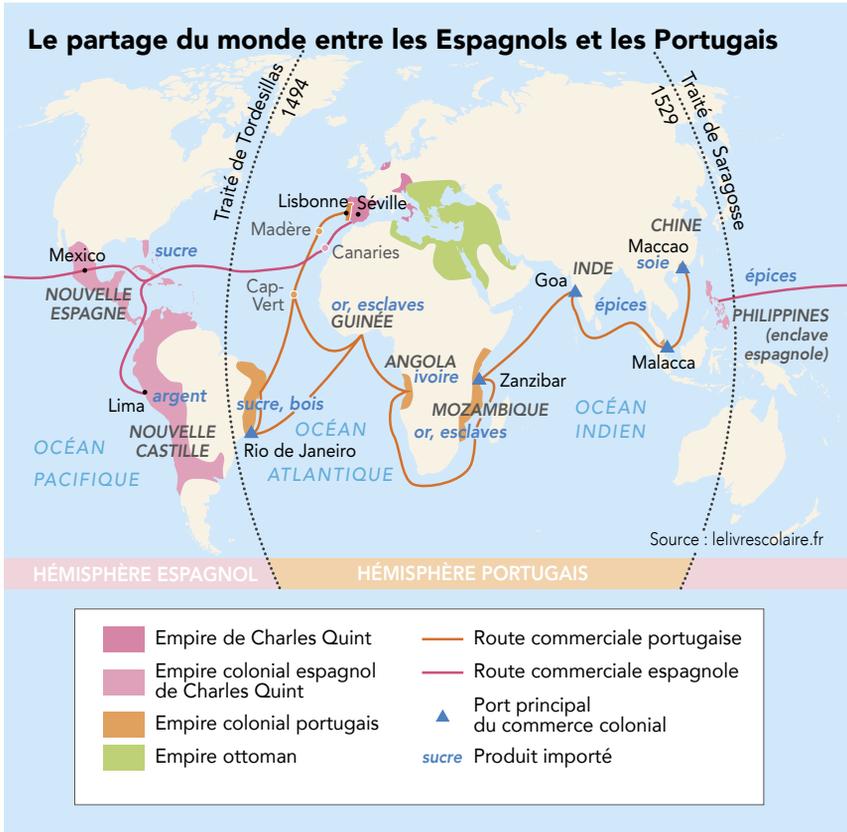
Les territoires musulmans du Midi de la France, d'Espagne, de Sicile et du Sud de l'Italie furent repris par les royaumes chrétiens entre le VIII<sup>e</sup> siècle (722, bataille de Covadonga dans les Asturies ; 732, bataille de Poitiers en Gaule), le XI<sup>e</sup> siècle pour l'Italie (chute de l'émirat de Sicile et de Malte), 1249 pour le Portugal et 1492 pour l'Espagne avec la chute du royaume de Grenade. L'islam est à nouveau conquérant en Méditerranée orientale avec l'expansion des Turcs jusque dans le Sud des Balkans. Celle-ci est arrêtée par la bataille de Lépante en 1571, mais l'Empire ottoman ne chutera définitivement qu'en 1919. Depuis, l'islam ne recule ni en Afrique ni en Orient, désormais partagés en de multiples pays indépendants où les communautés chrétiennes sont minoritaires et maltraitées ou quasiment inexistantes, comme c'est le cas au Maghreb<sup>20</sup>. Elles représentent 5 à 6 millions de fidèles, essentiellement orthodoxes de diverses obédiences, à l'exception des maronites catholiques qui sont environ 1,5 million à habiter encore le Liban, soit 20 % de la popula-

tion, contre 10 millions dans une diaspora présente en Europe et en Amérique. En ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, l'islam est plutôt conquérant du fait du retour à la religion de leurs ancêtres de jeunes issus de l'immigration en Europe et en Amérique du Nord, dans un contexte démographique plus vigoureux que la moyenne des pays où ils vivent. Il gagne aussi sur l'animisme en Afrique et sur le vide religieux auprès de quelques jeunes Européens et Américains de souche chrétienne en mal de repères et qui se tournent plutôt vers les courants radicaux, plus politiques et violents que spirituels. En revanche, il existe très peu de conversions de l'islam vers le christianisme, à l'exception de quelques Kabyles d'Algérie, principalement vers l'évangélisme.

#### JUSQU'AUX EXTRÉMITÉS DE LA TERRE

L'énergie spirituelle et militaire déployée par la monarchie portugaise, puis par les rois de Castille et d'Aragon pour achever la *Reconquista* va désormais être déployée en vue de la *conquista*, la conquête et la christianisation du Nouveau Monde, de l'Afrique et de l'Asie<sup>21</sup>. La maîtrise de l'Atlantique permettra, espère-t-on, de contourner l'Asie et d'échapper ainsi au monopole des Arabes et des Turcs dans le commerce avec l'Orient. La suprématie maritime de l'Espagne et du Portugal à la fin du XV<sup>e</sup> siècle explique que ces deux puissances sont autorisées par le pape à se partager les terres découvertes – traité de Tordesillas qui concerne le Nouveau Monde en 1494, suivi par le traité de Saragosse en 1529 pour l'Asie orientale.

L'Église est partie prenante dans cette nouvelle mise en œuvre de l'esprit catholique de mission qui n'avait guère eu l'occasion de s'exprimer depuis la dernière croisade en 1272. Le pape Alexandre VI Borgia, originaire d'Espagne, encourage fortement l'entreprise et approuve les accords hispano-portugais. De nombreux clercs accompagnent les explorateurs, conquérants et colons : des séculiers, mais surtout des réguliers, dans l'ordre d'intervention dans le Nouveau Monde : Franciscains (1502), Dominicains (1510), Mercédaires (1519), Augustins (1533) et enfin Jésuites (1568), ordre fondé par Ignace de Loyola en 1534 et qui domine rapidement la scène mondiale de l'expansion catholique<sup>22</sup>. L'esprit de cette expansion catholique outre-mer concerne en tout premier lieu la foi, mais aussi les principes de la vie sociale et politique, le droit, les techniques et maintes facettes de la culture.



La suprématie ibérique perdue pendant une grande partie du XVI<sup>e</sup> siècle. Les Pays-Bas, l'Angleterre et la France, dont la puissance politique, économique et navale grandit, la remettent en cause, soit en se substituant à l'Espagne ou au Portugal, comme les Pays-Bas dans les îles de la Sonde, soit en occupant des terres restées inoccupées par les puissances ibériques. François I<sup>er</sup> obtient ainsi du pape Clément VII de pouvoir s'implanter en Amérique du Nord et finance l'expédition de Jacques Cartier qui prépare l'établissement au siècle suivant de la Nouvelle-France.

Dès son origine, l'expansion européenne est favorisée par la fragmentation politique, qui crée une émulation et des tensions permanentes entre les différents États dont aucun ne parvient à l'hégémonie durable, ce qui pousse à progresser dans l'art de la guerre et de la

navigation<sup>23</sup>. Les budgets importants consacrés à la marine permettent de nombreuses expéditions de conquête, puis une politique de peuplement et de développement des échanges dont le commerce triangulaire sera plus tard l'une des formes majeures. Une autre raison du rôle pionnier de l'Espagne, du Portugal puis de la France, des Pays-Bas et de l'Angleterre est aussi leur situation littorale sur l'Atlantique et la mer du Nord, désormais bien plus favorable que celle des pays méditerranéens contraints au repli par la puissance ottomane et la piraterie. Il faut enfin évoquer le rôle des universités dans lesquelles on étudie certes la théologie et la philosophie, mais aussi les sciences profanes qui ont permis les avancées techniques indispensables à la conquête.

### LA RÉFORME SÉDUIT SURTOUT L'EUROPE DU NORD

Au fil des siècles, l'Église catholique a dû faire face à de nombreuses hérésies dont certaines ont entraîné des guerres sanglantes. Parmi elles, le catharisme, une forme de manichéisme fort éloignée du christianisme, et qui a transité par le bogomilisme balkanique<sup>24</sup>, a séduit de nombreuses régions byzantines, puis de l'Europe occidentale, mais surtout une partie des habitants du Languedoc en France. La croisade dite « contre les albigeois », conduite par Simon de Montfort en 1214-1215, a marqué le coup d'arrêt pour ce courant spirituel qui a résisté jusqu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle (prise de Montségur en 1244, supplice par le feu du dernier cathare Guilhem Béliaste à Villerouge-Termenès, dans les Corbières, en 1321). Cette religion profondément inégalitaire et pessimiste, aux antipodes du catholicisme, est aujourd'hui revendiquée avec fierté comme l'une des glorieuses sources de l'identité dite « occitane », étouffée par le pouvoir central et le Nord de la France, voire de l'écologisme altermondialiste (négaration de la propriété privée, refus de la natalité, végétarisme). Plein de compassion en l'année de la Miséricorde décidée par le pape François, l'évêque de Pamiers, Mgr Jean-Marc Eychenne, a présidé le 16 octobre 2016 une cérémonie dans l'église de Montségur au cours de laquelle il a déclaré : « Il ne s'agit pas de réécrire l'Histoire mais bien d'un travail de purification de la mémoire. Exterminer des personnes en raison de leurs convictions religieuses et politiques ne peut pas être un chemin : c'est en totale contradiction avec le message du Christ et des Évangiles. Et ici, en Ariège, l'inconscient collectif reste marqué